

FERD. GAGNON,

Rédacteur, et Gérant pour les Etats de la Nouvelle-Angleterre (Vermont, Maine, New-Hampshire, Massachusetts, Connecticut et Rhode-Island) et l'Etat de New-York.

WORCESTER, MASS. JEUDI, 8 FEVRIER, 1872.

BULLETIN AMERICAIN.

L'événement de la semaine dernière, c'est la convention des "Infidèles," (sic) dans la salle Elliot, à Boston.

Cette classe d'individus ne croit pas à la bible et nie la divinité de Jésus Christ. Ils prétendent que toutes les sectes religieuses n'ont pas leur raison d'être, que la religion est un vain mot.

La convention avait pour but de prélever des fonds pour l'érection d'une bâtisse en l'honneur de Tom Paine, un infidèle de la plus belle eau. Il y eut plusieurs orateurs, entr'autres un M. Higgins, de Montreal, qui s'est élevé à un tel diapason d'éloquence que ses auditeurs l'ont plusieurs fois applaudi. Racontant ses troubles avec les calvinistes du Vermont, il s'écria, dans un moment d'inspiration: "J'ai été nu-pieds jusqu'à l'âge de 12 ans, et, après ces troubles, il m'a fallu laisser un deminot de chevilles dans les montagnes Vertes!!!!"

Il s'est rencontré, dans l'auditoire, un brave homme, qui, invité à prendre la parole, a débuté par cette belle phrase: "Il y a un Dieu, et vous travaillez en vain à vous convaincre du contraire."

Les "Infidèles" se sont empressés de mettre le "chrétien" au silence. Ces faits se passent dans la prétendue Athènes de l'Amérique et personne ne s'émue de cet état de décadence. L'opinion populaire aux Etats-Unis, ne semble s'émouvoir qu'à la nouvelle d'un assassinat ou d'un vol considérable. Oh! alors, les journaux deviennent charlatans, et tous, riches, pauvres, vieux et jeunes, s'arrachent les feuilles publiques, on fait des commentaires, on se nourrit des détails du drame pendant un mois. S'agit-il d'événements où la morale est en jeu, on laisse passer, sans faire aucun cas, sans songer que les idées subversives émises publiquement, ostensiblement, conduisent à la destruction de l'ordre social. C'est ainsi que, bien loin de s'interposer, l'opinion populaire, en ne s'affirmant pas, semble favoriser la propagation des idées de l'Internationale.

Le centre d'action de cette société est à New York. Depuis un mois, 16 sociétés sœurs ont été fondées dans les divers Etats de la République. Encore 20 ans de cette somnolence morale, et les habitants de la République de Washington seront sous le contrôle immédiat de gens sans principes, qui feront subir le joug du despotisme à ceux-là même qui leur auront donné champ libre par leur insouciance en matière de religion et d'ordre social.

On semble, aux Etats-Unis, ne pas ajouter foi à ce grand principe que la licence n'est pas la liberté.

L'existence de la République américaine est sourdement menacée par l'éruption du volcan de toutes les passions, de toutes les fausses idées, de toutes les ambitions fourvoyées et non repues; quand le cratère de ce volcan sera ouvert, il est probable que plus d'une liberté sera engloutie par les laves ensanglantées qui se répandront de toutes parts. Toutefois, il est possible que l'influence salutaire du catholicisme, qui s'accroît de jour en jour, forme une digue puissante à ce débordement d'idées impies et anti-sociales. Espérons-le.

Le comité des voies et moyens a donné audience à plusieurs commerçants de bois, représentant un capital de cent millions de piastres. Ces messieurs ont tous demandé l'abolition du droit sur le bois canadien. Seuls, les commerçants du Maine et du Michigan sont opposés à cette abolition du droit; mais il est plus que probable que le bois sera admis en franchise avant long-temps.

Un million de piastres a été voté pour l'érection de nouvelles bâtisses publiques à St. Louis Missouri. \$50,000 ont aussi été appropriées pour les frais de réception de l'ambassade japonaise.

Le secrétaire du trésor, M. Boutwell, est d'opinion que les revenus sont assez abondants pour pouvoir réduire les taxes de \$32,000,000. C'est une bonne nouvelle que les sénateurs et les députés ont accueillie avec plaisir.

On s'occupe, en ce moment, de remanier le tarif en conséquence. Parmi les articles qu'on demande d'admettre en franchise, on remarque le bois, tous les articles qui entrent dans le département des arts et manufactures et qu'on ne trouve pas aux Etats-Unis, les livres publiés en langue étrangère, le bois et articles pour piano, les caractères d'imprimerie. Si ces articles sont tous admis en franchise, les relations avec le Canada seront plus favorables au commerce des deux pays.

On demande encore une réduction des droits d'entrée sur les peaux et le cuir, une réduction de 50 par cent sur le sel et que le droit de douane sur le charbon bitumineux ne soit que de 50 cents par tonneau.

La Nouvelle-Ecosse devra grandement bénéficier de cette dernière mesure, si elle est adoptée.

Voici un excellent projet de M. Pomeroy. Il demande qu'une partie des terres publiques soit concédée aux nègres, afin qu'ils s'y établissent en colonie. Cette demande est appuyée par de nombreuses pétitions d'esclaves du Sud. Si ce projet devenait fait accompli, il est probable que les Ku-Klux et autres sociétés secrètes, contre les libertés et la vie des noirs, cesseraient d'exister et que le Sud serait tout à fait pacifié.

Le projet du télégraphe postal est renvoyé aux calendes grecques. On attend le résultat de l'élection présidentielle, pour s'en occuper activement.

Ce télégraphe coûtera près de \$60,000,000, et les dépenses annuelles seront de \$10,000,000.

Une scission est imminente dans le parti républicain. Les partisans du général Grant ne voient pas d'un bon œil les menées de Carl Schurz, le sénateur allemand.

On parle de Sumner comme candidat à la présidence. Son programme réunirait toutes les fractions et tous les partis, depuis les partisans du suffrage des femmes jusqu'aux partisans de la réforme du travail. On espérerait par là empêcher la réélection du général Grant.

Encore un imbroglio! Les Etats-Unis font les gros yeux à la Puissance de Venezuela. La saisie de vaisseaux appartenant à la compagnie américaine de transport, est le dernier sujet de difficulté. Venezuela se refuse, de plus, à payer les réclamations américaines qu'elle avait reconnues devoir par le traité de 1866, mais les Etats-Unis sont conciliants depuis 1865.

Auburn Maine, est une petite ville de 5,000 âmes au plus. Il s'y fabrique cependant 1,000 paires de chaussures par heure. On y emploie, chaque année, 500 quarts de farine pour faire la colle d'empêgne. Voilà l'industrie!

Mais Chicago!! Vous n'en dites plus rien. Voici des nouvelles importantes de la reine de l'Ouest. Le président du comité des situations, publié dans les journaux que les ouvriers du Canada et de quelques parties des Etats-Unis, se trompent grandement en venant chercher de l'ouvrage à Chicago. Il y a déjà trop d'ouvriers sans emploi. Avis aux intéressés.

Les Etats-Unis sont décidément le pays de toutes les merveilles. Dans nul autre pays, on ne voit des billards comme celui d'une taverne dans le Kansas. En voici la mirobolente description. Au milieu du plancher une énorme boîte remplie de sable fin et durci, le tout recouvert de huit verges de coutil bleu. Pour les poches, 4 vieilles bottes; pour les queues, des manches de pioches tout brisées; pour les boules, des œufs couillés et durcis, et comme complément, on se sert de pommes sèches, sur une corde à luga, pour compter les points. Bitez cela, si vous pouvez.

FERD. GAGNON.

P. S.—En fermant ma lettre, la dépêche m'arrive que la dette des Etats-Unis a été réduite de \$5,633,461.64 pendant le mois de janvier.

F. G.

FAITS DIVERS.

TRIPLE CONDAMNATION A MORT.—Cinq individus, trois hommes et deux femmes viennent répondre devant la cour d'assises séant à Chartres, de deux assassinats et de vols. Ces crimes furent commis à l'aide de la confusion que jetait l'approche de l'ennemi. Un sixième accusé devait être placé près de ses complices, mais il s'est pendu dans la prison de Châteaudun.

C'est dans la nuit du 19 septembre, le jour où l'on signalait l'approche des armées allemandes que les époux Chesneau, revenant du marché de Bonnetable, trouvèrent la mort dans la grange où ils couchaient. Ils passaient dans le pays pour posséder de l'argent, malgré l'extrême économie de leur vie. Les assassins volèrent de 5 à 6,000 francs. Une somme presque égale échappa à leurs recherches, cachée qu'elle était dans de vieux linges.

On arrêta d'abord Guénard et Quillou. Leur réputation était équivoque; l'armée d'invasion approchait, elle occupa le pays, et le cours de la justice se trouva suspendu. Les inculpés furent remis en liberté, la perquisition faite chez eux n'ayant amené aucun résultat.

Ils revinrent au village où les crimes avaient été commis. L'un d'eux parla plus qu'il ne convenait. On avait d'ailleurs remarqué le changement de leurs habitudes. L'instruction fut reprise, et bientôt les aveux partiels des accusés, leurs dénégations réciproques permirent de déterminer la part prise par eux aux crimes.

L'instigateur de l'assassinat et des vols est Guénard. Il avait communiqué son projet criminel à Proust, à Quillou, à Germond: "Que craignez-vous, leur disait-il, il n'y a plus de gouvernement, plus de gendarmes, plus rien."

Germond, sergent de la garde nationale, désigna Guénard et Quillou, pour le service de minuit, à quatre heures du matin. A minuit, les quatre assassins se réunirent près du jardin de Proust. Pour affermir leur courage, ils burent ensemble, une bouteille d'eau-de-vie que Germond s'était chargée de fournir; les mains tremblaient à Guénard d'impatience.

C'est lui qui, familier de la maison, entra le premier dans l'étable: "Bonsoir, dit-il, père Chesneau, il ne fait pas bien chaud. Il fait bon dormir dans votre étable. C'est vrai, répondit Chesneau, je me suis mis à côté de ma vache pour n'avoir pas froid." A ces mots, Guénard sort, appelle ses complices, et se précipite sur Chesneau que Proust saisit à la gorge. Le vieillard se débattait faiblement. Guénard se relève, met Germond à sa place pour achever avec Proust d'étouffer l'homme qui râlait, et prenant Quillou, il court à la grange, tous deux s'emparèrent de la femme, la jettent sur un tas d'orge et l'étranglent.

Guidés par Guénard, Proust, Germond et Quillou pénétrèrent dans la maison; ils ouvrirent les meubles dont Proust avait trouvé les clés dans la poche de la femme Chesneau. Ils découvrirent une partie de l'or caché sous les hardes; ils l'emportèrent au jardin de Germond, isolé du hameau, et le divisèrent aux quatre coins d'un mouchoir étendu sur le sol en quatre lots, chacun d'environ 12 à 1,500 francs.

La femme Quillou est compromise par son mari, qui déclare lui avoir remis 16 à 1,700 francs, en lui en disant l'origine.

Toutefois le jury a rapporté en sa faveur un verdict d'acquiescement.

La femme Proust a obtenu des circonstances atténuantes. Quant à Guénard, Quillou et Proust, ils sont condamnés à la peine de mort.

Le successeur probable du célèbre John Fisk qui a été dernièrement assassiné à New-York, paraît devoir être un certain Henry Smith, de la même ville. Voici ce que la Tribune de Chicago dit de ce nouvel agioteur:

"M. Smith, dit ce journal, est un jeune homme actif, énergique, ambitieux et très clairvoyant. Il faisait naguère partie de la société de Fisk, Gould et Martin, mais s'en est retiré il y a quelque temps pour spéculer pour son propre compte. Il passe sa vie dans la rue Wall, et opère exclusivement sur les parts de chemins de fer, et quelquefois il gagne des millions. On nous informe que l'an dernier il a fait quatre millions de piastres, et qu'il vaut maintenant sept à dix millions de piastres. C'est un spéculateur hardi et sans peur, et, une fois qu'il a calculé ses chances, persiste à aller de l'avant jusqu'à ce que le succès couronne ses efforts. On ne peut pas dire qu'il est extravagant, sauf ce que toute spéculation a d'extravagant, mais il prend une détermination et alors il est hardi et sans crainte dans l'exécution de ses plans. On dit qu'il sera le surintendant de quelque grand compagnie de chemin de fer, vu les immenses intérêts qu'il possède dans ces compagnies. Vaunderbilt, Gould et autres princes de la finance, reconnaissent dans M. Smith un émule digne d'eux, et prédisent qu'il commandera bientôt dans la rue Wall. Quand à son honnêteté dans les affaires, il en a autant qu'aucun de ses confrères spéculateurs."

Un journal de San Francisco rapporte le fait suivant:

Dernièrement, un soir qu'il pleuvait, un jeune garçon, en courant, heurta un chien qui était étendu sur le trottoir. Aussitôt, l'animal furieux s'élança sur l'enfant et le jeta à terre. Heureusement qu'un passant en lui donnant un violent coup de pied, l'empêcha de dévorer le pauvre jeune homme. Le chien abandonna alors l'enfant pour se ruer sur son nouvel assaillant et une lutte terrible s'en suivit. L'homme tomba sous le choc que lui donna le chien en se lançant sur lui et tous deux se roulèrent dans la boue. L'homme réussit à saisir le chien à la gorge qu'il ne lâcha point. Un charretier qui passait essaya de frapper le chien avec un bâton, mais il était si difficile de ne pas atteindre l'homme que celui-ci le pria de ne pas exécuter son projet. La lutte dura depuis environ trois minutes et plusieurs personnes averties par le jeune garçon qui s'était sauvé dans un jardin, arrivaient au secours de l'homme, quand un bruit semblable à celui que produisent des copeaux secs que l'on casse, se fit entendre, et l'on vit le chien cesser la lutte de lui-même la langue pendante, noire et lacérée.

L'homme se releva aussitôt tenant toujours d'une main le chien à la gorge et pendant qu'il étendait l'autre pour saisir un bâton qu'on lui apportait. Puis s'élevant promptement de toute sa hauteur, il en asséna deux ou trois coups sur la tête du chien qui expira bientôt. L'homme avait la figure déchirée, mais à part cela, grâce à la force de sa poigne, il ne reçut aucune blessure mortelle.

On lit dans le Louisville Journal du 22 courant:

Vers dix heures du matin, une affaire des plus tragiques a eu lieu dans la partie Est de cette ville. Théodore Thome, un jeune homme appartenant à une respectable famille, était, depuis environ un an, sujet à des attaques d'aliénation mentale. Pour cette raison, la société qui existait entre lui et M. Green, épicière, son beau-frère, avait été dissoute. Cependant, Thome demeurait encore avec son beau-frère. La famille Green demeurait au-dessus du magasin. Ce jour-là, Thome pénétra dans les appartements de la famille Green, avec laquelle il s'entretenait sans donner plus de preuves qu'il n'était pas dans son état ordinaire. Tout à coup, sans dire un mot, il sortit de dessous son habit un pistolet à sept coups. Il tira d'abord deux coups. Une balle atteignit sa sœur, madame Green, à l'estomac, la seconde balle pénétra dans les intestins. Madame Green tomba en poussant des cris déchirants, ce qui fit accourir une de ses petites filles, âgée de 12 ans. Thome fit feu une seconde fois et la balle blessa l'enfant à l'estomac. Une autre petite fille, âgée de 8 ans, accourut à son tour et tomba blessée à la hanche. M. Green, entendant les cris de sa femme et de ses filles, accourut à son tour et resta comme paralysé en présence du spectacle navrant qu'il avait sous les yeux. Dès que Thome l'aperçut, il dirigea le pistolet sur M. Green, mais celui-ci réussit à faire dévier le pistolet. Alors Thome, dont les yeux flamboyants étincelaient de folie, s'écria: "Je suis venu pour vous tuer, vous et toute la famille!" Et trompé dans sa tentative de tuer son beau-frère, il se tira un coup de pistolet dans la tête. La balle glissa sur un os, et il eut assez de force pour s'élaner comme un furieux hors de la maison. Il se rendit en courant chez le Dr. Cook dans le plus pitoyable état. Le docteur lui demanda ce qu'il avait.

—Oh! j'ai reçu une balle!

—Et qui a tiré sur vous?

—Moi-même! J'ai tué ma sœur et ses filles, mais je ne les ai pas vues tomber, et quelqu'un doit avoir guidé le pistolet au moyen d'un charme.

Puis il ajouta:

—Mon Dieu! et il plaça son visage dans ses mains et se prit à pleurer et paraissait très-abattu.

Thome a été conduit à l'hôpital. Le Dr. Cook n'a aucun doute qu'il ne soit fou.

TRISTE.—Le 10 janvier, une jeune femme de 23 ans, la veuve D... qui avait perdu son mari dans la funeste journée de la bataille de Montretout, a été trouvée morte, par asphyxie, dans une modeste chambre qu'elle occupait au cinquième étage d'une maison de la rue des Barres Saint-Gervais. Des exhalaisons carboniques avaient tout à coup pénétré dans le logement d'une voisine, qui s'était mise à en rechercher la cause et, l'ayant trouvée, avait aussitôt donné l'alarme. On était accouru de tous les étages, et, la porte enfoncée, on avait aperçu la jeune veuve, immobile et les traits pâles, étendue sur un lit d'une propreté rare. Des rideaux frais et blancs l'entouraient; il était recouvert d'une percale bleue toute neuve.

Vêtue d'une robe de mousseline blanche, celle qu'elle portait, sans doute le jour de son mariage, car sur une chaise placée auprès du lit étaient déposés la couronne et le bouquet d'orange traditionnels, cette femme tenait dans sa main droite raidie une feuille de papier à lettre de couleur rose, qu'on n'a pu en retirer qu'avec peine, et qui contenait les lignes suivantes d'une écriture presque illisible:

"Privée de ressources et de toute espérance, je vais rejoindre dans la tombe, un époux tendrement chéri que mon cœur ne peut oublier.

"Priez pour lui, priez pour moi."